

Julián Carrón
Y A-T-IL UN ESPOIR ?
La fascination de la découverte*

CHAPITRE 2
NOUS SOMMES ATTENTE

L'activisme, la distraction, l'impératif d'un retour à la normalité (non pas, bien entendu, le désir compréhensible de surmonter les difficultés et de retrouver une situation sanitaire et économique plus durable, mais l'empressement d'oublier, de faire taire les questions humaines), sont tous des moyens de se fuir soi-même et d'échapper à la réalité : ils représentent, pour la plupart des gens, un arrangement habituel qui leur permet d'ignorer cette profondeur du moi que nous pouvons résumer par le mot déjà utilisé : « attente » ; attente de vie, de sens, de plénitude, d'accomplissement. Toutefois, comme nous l'avons dit, des circonstances, telles que la pandémie avec toutes ses conséquences, nous arrachent pour quelques instants à la distraction, elles nous rattrapent dans notre fuite et nous remettent devant nous-mêmes.

Pourquoi nos tentatives de nous réaliser ou de nous fuir nous-mêmes échouent-elles ? Parce que « mon âme [...] je la sens en moi plus grande que le vaste monde, inassouvie de tout ce que mes yeux voient, de tout ce que je connais. Elle sanglote en moi d'une nostalgie indicible ». ¹ Quels que soient nos efforts ou notre obstination, aucune de nos tentatives ne parvient à nous apporter l'accomplissement que, nous recherchons implicitement ou explicitement lorsque nous nous levons le matin, lorsque nous entreprenons nos activités ou organisons nos « fuites ». En raison de l'insuffisance structurelle de nos forces et des choses que nous arrivons pourtant à obtenir, nous ne parvenons pas à trouver ce que nous attendons au fond. C'est pourquoi Simone Weil affirme avec acuité : « Les biens les plus précieux ne doivent pas être cherchés, mais attendus. Car l'homme ne peut pas les trouver par ses propres forces, et s'il se met à leur recherche, il trouvera à la place des faux biens dont il ne saura pas discerner la fausseté ». ²

1. Une donnée incontournable

L'attente est donc ce qui reste toujours lorsque nos tentatives, y compris celles qui ont été couronnées de succès – je dirais même surtout celles-là – se sont révélées insuffisantes pour atteindre le but, c'est-à-dire l'accomplissement de soi, la plénitude ici et maintenant, à chaque instant, et non demain ou dans l'au-delà.

L'un des plus grands poètes contemporains qui vient de disparaître, Adam Zagajewski, a défini ainsi l'immensité de notre attente :

« Ces brefs instants
Qui se produisent si rarement –
Ce serait la vie ?
Ces quelques jours
Lorsque la clarté revient –
Ce serait la vie ?
Ces moments où la musique
Retrouve sa dignité –
Ce serait la vie ?

¹ P. Van der Meer, *Journal d'un converti*, Georges Crès & Cie, Paris 1917, p. 36-37.

² S. Weil, *Attente de Dieu*, Fayard, Paris 1966, p. 72-73.

Ces rares heures
Où l'amour triomphe –
Ce serait la vie ?».³

Ce poème donne voix de manière exemplaire à une expérience commune à tout le monde. Bien que la culture dans laquelle nous vivons tente de supprimer cette attente, de la décourager ou de la modifier, chacune de ses tentatives se heurte à un élément incontournable : notre nature humaine.

Bertolt Brecht le reconnaît dans l'un de ses poèmes :

« Ne pas satisfaire ses désirs, mais les oublier
Voilà qui passe pour être sage.
Tout cela m'est impossible :
Vraiment, je vis en de sombres temps ! ».⁴

Même les temps sombres ne peuvent éradiquer de nos cœurs le désir, l'attente de quelque chose qui corresponde à notre soif de vie. « La culture dominante », qui peut avoir intérêt à promouvoir l'évacuation du sens de la vie en favorisant le nihilisme existentiel, « a beau investir l'esprit de l'individu et donc des masses ; elle a une limite devant laquelle elle est obligée de s'arrêter : la nature de l'homme, qui est définie par le sens religieux ». Giussani affirme que telle nature « ne pourra non seulement jamais être totalement atrophiée, mais gardera toujours, de façon plus ou moins sensible, une attitude d'attente ».⁵

Cette attente est la donnée incontournable avec laquelle chacun d'entre nous doit compter à chaque instant de la vie, même lorsque nous la fuyons. « Quelqu'un nous a-t-il jamais promis quelque chose ? Et alors pourquoi attendons-nous ? »⁶ Ces paroles de Pavese identifient le centre de son moi et du nôtre, quelque chose qui est présent en nous tous : l'attente. Elle fait partie de notre étoffe originelle : nous sommes faits comme « attente de quelque chose ». Nous n'attendons pas seulement : nous *sommes* attente !

Une amie a écrit : « Je réalise qu'au fond de mon moi, j'attends quelque chose qui donne espoir, j'attends de pouvoir dire : “Oui, il y a un espoir”. À un moment où je serais tentée de répondre : “Je n'en suis pas trop sûre”, je me rends compte que je suis faite d'une attente de positivité ultime dans tout ce que je vis, c'est-à-dire que je suis faite pour l'espoir. Je sais que très souvent, don Giussani et toi, vous avez répété et montré qu'une telle attente est déjà signe que la réponse existe. Pourtant, j'ai l'impression que ce sont des mots que je sais seulement répéter ».

Personne, même ceux qui semblent étrangers à cette attente, ceux qui lui donnent peu d'importance ou qui la prennent à la légère, emportés par les distractions ou les censures de leur humanité, ne reste indifférent lorsqu'il rencontre une présence chargée de promesse, de sens qui s'y rapporte : chacun voit alors l'attente se raviver en lui, et doit s'avouer que lui aussi attendait secrètement. C'est arrivé à ces étudiants qui, dans l'intervalle entre des périodes de confinement, dans une atmosphère de résignation presque totale, ont reçu de certains de leurs camarades le tract intitulé « L'université n'est pas fermée tant que nous vivons ».⁷ Ils ont changé de visage, leur attente a refait surface.

L'attente est une donnée. C'est ce que nous a rappelé Benoît XVI : « L'attente, le fait d'attendre, est une dimension qui traverse toute notre existence personnelle, familiale et sociale. L'attente est présente dans mille situations, des plus petites et banales, aux plus importantes, qui nous touchent totalement et au plus profond de nous-mêmes. Nous pensons entre autres à l'attente d'un enfant par des époux ; à l'attente d'un parent ou d'un ami qui vient de loin pour nous rendre visite ; nous pensons, pour un jeune, à l'attente du résultat d'un examen décisif, ou d'un entretien d'embauche ; dans les relations affectives, l'attente de la rencontre d'une personne aimée, de la réponse à une lettre, ou de l'accueil d'un pardon... On pourrait dire que l'homme est vivant tant qu'il attend, tant que l'espérance est vivante en son cœur. C'est à ses attentes que l'on reconnaît l'homme : notre “stature”

³ Cf. A. Zagajewski, « I brevi istanti », in Id., *Guarire dal silenzio*, Mondadori, Milan 2020, p. 16.

⁴ B. Brecht, « An die Nachgeborenen » [« À ceux qui viendront après nous »]. *Nous traduisons*.

⁵ L. Giussani, *Un avvenimento di vita, cioè una storia*, par C. Di Martino, EDIT, Rome-Milan 1993, p. 41.

⁶ C. Pavese, *Le métier de vivre*, Gallimard, Paris 1958, p. 251.

⁷ <https://www.ateneostudenti.it/2020/11/01/luniversita-non-e-chiusa-finche-noi-viviamo/>

morale et spirituelle peut être mesurée à partir de ce que nous attendons, de ce en quoi nous espérons ».⁸

L'attente est tellement constitutive de notre moi que même les situations les plus désagréables, les plus douloureuses, les plus contradictoires, ne parviennent pas à la supprimer totalement. Même dans des circonstances où il y aurait toutes les raisons de ne plus attendre, nous avons des témoignages de cette attente : « Mon temps est toujours rempli, mais la toile de fond reste tout de même l'attente »,⁹ écrivait Dietrich Bonhoeffer de la prison berlinoise de Tegel, où il a été enfermé de 1943 à 1945 et ensuite pendu à cause de son opposition au régime nazi. Il ne perdait pas une seconde et l'attente grandissait en toile de fond.

Rien ne peut éradiquer cette évidence élémentaire et inébranlable : nous sommes « attente de quelque chose ». Faisant allusion à une œuvre de Kafka, l'écrivain espagnol Gustavo Martín Garzo parle de notre cœur en attente comme d'« un animal qui demande des choses que nous ne sommes pas capables de faire, mais qui insiste pour que nous les fassions ».¹⁰ Iribarren, dans la même direction, écrit : « Et comment cela peut-il être / – me dis-je, en regardant la vie passer / vers la plage – que, malgré / les ravages incessants que le temps nous inflige, ne diminue pas même d'une virgule / ne nous laisse pas de répit / une seconde, ce rêve incessant de l'impossible ».¹¹

2. L'affection envers soi-même

Faites attention : la donnée de cette attente, aussi imposante et objective soit-elle, n'est pas le dernier mot. Autrement dit, elle exige d'être reconnue, acceptée et affirmée. Cela défie notre raison et notre liberté. C'est notre grandeur en tant qu'hommes : l'attente fait partie de notre nature, mais, comme nous l'avons dit, nous pouvons essayer de vivre de nombreuses manières comme si elle n'était pas là, en nous distrayant, en faisant comme si elle n'existait pas ; elle est là, mais elle ne s'impose pas mécaniquement.

Certains pourraient voir comme un malheur supplémentaire le fait que l'évidence de l'attente que nous sommes ne s'impose pas mécaniquement, mais que nous devons la reconnaître ; ils pourraient considérer de la même manière le fait que nous ne pouvons non seulement pas la satisfaire par nos propres forces, mais pas non plus nous en débarrasser. Or, si nous restons fidèles à notre expérience, nous comprenons que nous n'aurions aucun intérêt à l'arracher des fibres de notre être et que c'est une chance que la tentative d'étouffer l'attente soit, en dernière instance, impossible à réaliser. Encore une fois, Pavese est révélateur : « Attendre est encore une occupation. C'est ne rien attendre qui est terrible ».¹² Chacun peut le vérifier chaque jour quand il se lève le matin sans rien attendre. En ces moments, il pourra reconnaître en lui-même s'il vaut mieux se lever en attendant quelque chose ou ouvrir les yeux au jour nouveau sans rien attendre.

L'attente, que personne n'arrive à éradiquer totalement de son cœur, nous place chaque matin devant un choix, qui met en jeu ce qui définit notre grandeur en tant qu'êtres humains : la liberté. Quelles sont les options ? Prendre au sérieux l'attente ou laisser tomber. La décision ne va jamais de soi. C'est pour cela que nous sommes libres. Une personne m'a écrit : « C'est la première fois que j'essaie de répondre aux questions que tu nous poses à l'occasion des Exercices ou d'assemblées, car c'est la première fois que j'ai pu me prendre assez au sérieux pour reconnaître que la question "Y-a-

⁸ Benoît XVI, *Angélus*, 28 novembre 2010.

⁹ D. Bonhoeffer, *Résistance et soumission*, Labor et Fides, Genève 2006, p. 135.

¹⁰ G.M. Garzo, « Estimado Franz Kafka » [« Cher Franz Kafka »], *El País*, 25 octobre 2020.

¹¹ « Y cómo puede ser / —me digo, viendo pasar la vida / hacia la playa—, que, pese / a las devastaciones inclementes / que el tiempo / nos inflige, / no se amortigüe un ápice / siquiera, no nos dé tregua / un segundo, / este incesante / soñar con lo imposible » (K.C. Iribarren, « Verano cruel », in Id., *Seguro que esta historia te suena*, op. cit., p. 330-331). Nous traduisons.

¹² C. Pavese, *Le métier de vivre*, op. cit., p. 264.

t-il un espoir ?” est vraiment pour moi, réellement adressée à moi et que ce ne sont pas uniquement les “autres” qui doivent répondre. J’ai découvert que je suis actrice de ma vie ».

Le drame de notre liberté, qui se joue chaque jour, est bien décrit par « George Gray » dans *Les épitaphes de Spoon River* :

« Plus d’une fois j’ai étudié
Ce marbre gravé pour moi –
Une barque, voile ferlée, à l’ancre dans un port.
Cette image, en réalité, n’indique pas le terme,
Plutôt ma vie.
Car l’amour m’a tendu les bras, et j’ai craint d’être déçu ;
Le chagrin a frappé à ma porte, et j’ai eu peur.
L’ambition m’a fait signe, et je n’ai pas osé courir le risque.
Pourtant je n’ai cessé de chercher un sens à ma vie.
Et maintenant je sais qu’il faut hisser la voile,
Prendre les vents du destin,
Où qu’ils portent la barque.
Trouver un sens à sa vie peut conduire à la folie,
Mais une vie dépourvue de sens, c’est la torture
De l’inquiétude, du vague à l’âme –
une barque qui aspire à la haute mer et qui a peur ».¹³

Nous sommes comme une barque qui aspire à la mer, qui ne peut pas s’empêcher de l’attendre car ce désir est constitutif ; pourtant, elle a peur. C’est donc ici que commence la lutte : accompagner le désir de la mer, la faim d’une vie pleine de sens, ou se retirer, se contenter, ne pas risquer, par peur de l’imprévu.

C’est de cette tentation de nous retirer de notre humanité, de nous épargner l’imprévu par peur, en restant à l’abri à bord d’« une barque, voile ferlée, à l’ancre dans un port », que parle Jésus dans l’Évangile avec la parabole des talents.

« C’est comme un homme qui partait en voyage : il appela ses serviteurs et leur confia ses biens. À l’un il remit une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul talent, à chacun selon ses capacités. Puis il partit. Aussitôt, celui qui avait reçu les cinq talents s’en alla pour les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n’en avait reçu qu’un alla creuser la terre et cacha l’argent de son maître. Longtemps après, le maître de ces serviteurs revint et il leur demanda des comptes. Celui qui avait reçu cinq talents s’approcha, présenta cinq autres talents et dit : “Seigneur, tu m’as confié cinq talents ; voilà, j’en ai gagné cinq autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t’en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu deux talents s’approcha aussi et dit : “Seigneur, tu m’as confié deux talents ; voilà, j’en ai gagné deux autres.” Son maître lui déclara : “Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t’en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton seigneur.” Celui qui avait reçu un seul talent s’approcha aussi et dit : “Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n’as pas semé, tu ramasses là où tu n’as pas répandu le grain. J’ai eu peur, et je suis allé cacher ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t’appartient.” Son maître lui répliqua : “Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n’ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l’ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l’aurais retrouvé avec les intérêts. Enlevez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui en a dix. À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l’abondance ; mais celui qui n’a rien se verra enlever même ce qu’il a. Quant à

¹³ E. Lee Masters, « George Gray », in Id., *Des voix sous les pierres. Les épitaphes de Spoon River*, Phébus, Paris 2000, p. 149.

ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres extérieures ; là, il y aura des pleurs et des grincements de dents ! »¹⁴

Le maître réprimande le serviteur qui, par peur, n'a pas pris de risque. Seuls ceux qui prennent des risques, dit Jésus, peuvent gagner la vie. En effet, la parabole se termine ainsi : « À celui qui a, on donnera encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se verra enlever même ce qu'il a ». Jésus connaissait bien la nature de l'homme et la tentation de ne pas prendre de risques, de cesser de ramer, tout en restant confortablement au port. Mais celui qui ne prend pas de risques, qui ne met pas sa vie en jeu pour conquérir le sens, restera sans rien, vide.

Prendre au sérieux notre besoin, la faim et la soif d'une vie pleine, est le premier signe d'affection envers soi-même, qui est la démarche la moins évidente qu'il soit. En effet, pour ce qui est des exigences et des besoins, « nous les ressentons nécessairement et nous nous plaignons en criant de douleur [...] quand ils ne sont pas satisfaits, mais habituellement, nous ne les prenons pas au sérieux »,¹⁵ nous ne leur accordons pas le crédit qu'ils réclament, nous ne suivons pas la direction qu'ils indiquent.

Qu'est-ce qu'il nous faut pour avoir cette affection envers nous-mêmes qui nous permet de prendre au sérieux notre désir, notre besoin ? « L'affection envers soi-même exige la pauvreté », disait don Giussani aux étudiants en 1983. « C'est pour cela que le Christ a dit : “Heureux les pauvres de cœur”, ou “Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice” ; car [l'affection envers soi-même] n'est pas l'attachement à quelque chose que nous avons défini, mais à quelque chose qui nous définit ; la reconnaissance de quelque chose qui nous définit, sans que nous ayons pu intervenir pour le déterminer. Ainsi, l'exigence de l'amour, ou l'exigence de l'accomplissement personnel, ou l'exigence de la compagnie est, sans comparaison, quelque chose de plus grand et de plus profond, qui doit être entendu et pris au sérieux, sans comparaison avec tout l'acharnement que nous mettons à vouloir l'objet auquel nous avons pensé, que nous avons imaginé ou choisi. »¹⁶

L'affection n'a donc rien à voir avec l'amour-propre : elle nous ouvre à la découverte de nos exigences constitutives, de nos besoins originels, dans leur nudité et leur immensité. D'ailleurs, qui est pauvre de cœur ? « Celui qui n'a rien, si ce n'est une chose pour laquelle il est fait et qui le constitue, à savoir une aspiration sans limites [...] : une attente sans limites. L'attente n'est pas sans limites parce que la quantité de choses qu'il attend n'a pas de limites ; non, [le pauvre] n'attend rien [de concret, qui ensuite le décevrait], mais il vit une ouverture sans limites [...] [cela semble presque contradictoire]. Comme le dit un poème de Clemente Rebora [...] : “Je n'attends personne...”, et pourtant [...] on est là, tendu dans l'attente. »¹⁷ Voici l'originalité de l'homme, tendre vers quelque chose dont il ne sait pas encore ce que c'est, mais qui le saisit entièrement.

L'homme est attente, c'est sa nature ; mais attente de quoi ? Le cœur de l'homme est attente de l'infini, il s'agit d'une attente sans limites. Le pauvre est un homme qui coïncide avec cette attente, tendu vers quelque chose qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut pas mesurer mais qui le constitue et qui l'attire irrésistiblement.

Il n'est pas facile de rencontrer des personnes qui savent appréhender l'être humain dans sa totalité, sans réductions. Je me souviens encore de la sensation que j'avais en écoutant don Giussani : il regardait l'être humain avec une telle capacité à embrasser tout ce dont il est fait que cela me donnait envie de m'embrasser moi-même de la même manière. Cela m'a rempli de gratitude de savoir qu'il y avait quelqu'un qui embrassait si radicalement mon humanité. La rencontre avec quelqu'un qui est capable d'un tel regard est libératrice. « Le sérieux dans l'affection envers soi-même, ajoute don Giussani, est la perception de son besoin sans limites, mais – j'insiste – pas de son besoin sans limites dans la mesure où l'on veut cent mille choses et où l'on désire ensuite les cent mille et une aussi ! Il est sans limites précisément parce qu'il n'introduit aucune image préalable des choses dont il a

¹⁴ Mt 25,14-30.

¹⁵ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, BUR, Milan 2008, p. 295.

¹⁶ *Ibidem*, p. 296.

¹⁷ *Ibidem*, p. 298.

besoin : Il “est” besoin ! ». ¹⁸ Il est attente ! Qui sait quel genre d’expérience il faut avoir vécu pour pouvoir dire de telles choses ?! Chacun de nous « est » besoin, un besoin sans limites, qui se manifeste avant et au-delà de toute image possible.

3. « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais »

Prendre au sérieux l’attente ne supprime pas la trépidation par rapport à ce qui l’accomplira. Cette trépidation traverse notre personne et notre histoire : nous avons à l’intérieur de nous une attente irréductible et unique de quelque chose qui n’a pas de limites et on ne peut imaginer comment elle se réalisera. C’est un mystère. L’attente est tournée vers « quelque chose » que nous ne connaissons pas, qui va au-delà de toute identification ou de toute mesure. C’est dur à accepter, mais c’est là que réside toute la grandeur de l’homme.

Je ne l’ai plus oublié, depuis la première fois que je l’ai lu dans un texte de Leopardi : « Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre » ¹⁹ est le plus grand signe de la grandeur de l’homme. Un tel regard sur l’être humain est rare. Pour beaucoup de personnes, ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre est un malheur et elles sont prêtes à tout pour limiter cette attente, pour pouvoir se contenter de quelque chose qui soit à leur portée. Au contraire, Miguel de Unamuno écrit, « ce qui passe ne me satisfait pas, [...] j’ai soif d’éternité, [...] sans celle-ci tout m’est indifférent. J’en ai besoin, j’en ai besoin ! Sans elle, il n’y a plus de joie de vivre et la joie de vivre n’a rien à me dire. Il est trop facile d’affirmer : “Il faut vivre, il faut se contenter de la vie”. Et ceux qui ne s’en contentent pas ? ». ²⁰

Cette insatisfaction laisse présager quelque chose de si grand qu’il est inimaginable. « La situation présente de l’homme est une pure attente d’un événement qu’il ne peut aucunement préparer et dont l’apparition est absolument imprévisible. » ²¹ On ne sait pas ce qu’il est, ni comment il va se produire, mais on l’attend. C’est même ce que, par-dessus tout, au fond de tout, nous attendons au plus haut point. Aujourd’hui, tout comme il y a deux mille ans.

Ernest Hello le comprend bien, en parlant de l’époque de Jésus : « Pendant leur attente, le vieux monde romain avait fait des prodiges d’abomination. Les ambitions s’étaient heurtées contre les ambitions. La terre s’était inclinée sous le sceptre de César Auguste. La terre ne s’était pas doutée que ce qui se passait d’important sur elle, c’était l’attente de ceux qui attendaient. La terre, étourdie par tous les bruits [...] de ses guerres et de ses discordes, ne s’était pas aperçue qu’une chose importante se faisait sur sa surface : c’était le silence de ceux qui attendaient dans la solennité profonde du désir. La terre ne savait pas ces choses ; et si c’était à recommencer, elle ne les saurait pas mieux aujourd’hui. Elle les ignorerait de la même ignorance : elle les mépriserait du même mépris, si on la forçait à les regarder. Je dis que le silence était la chose qui *se faisait* à son insu, sur sa surface. C’est qu’en effet ce silence était une action. Ce n’était pas un silence négatif, qui aurait consisté dans l’absence des paroles. C’était un silence positif, actif au-dessus de toute action. Pendant qu’Octave et Antoine se disputaient l’empire du monde, Siméon et Anne attendaient. Qui donc parmi eux, qui donc agissait le plus ? ». ²²

¹⁸ *Ibidem*, p. 299.

¹⁹ Je cite en entier le célèbre passage de Leopardi : « Ne se trouver satisfait par aucune chose terrestre ni, pour ainsi dire, par la terre entière ; considérer l’immensité de l’espace, l’édifice merveilleux de l’univers, et voir combien tout cela est petit pour la capacité de l’esprit humain ; imaginer le nombre infini des mondes et sentir notre esprit et nos désirs plus vastes encore qu’un tel univers ; toujours accuser les choses d’insuffisance et de nullité, et souffrir du manque et du vide, et donc de l’ennui, cela m’apparaît comme la première marque de grandeur et de noblesse que puisse porter l’humanité » (G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57).

²⁰ M. de Unamuno, *Cartas inéditas de Miguel de Unamuno y Pedro Jiménez Ilundain*, par H. Benítez, Revista de la Universidad de Buenos Aires 3 (9/1949), p. 135, 150 ; cité par P. Raniero Cantalamessa, *Vi annunciamo la vita eterna (1Gv 1,2)*, Seconda Predica di Avvento, 11 décembre 2020.

²¹ J. Daniélou, *Essai sur le mystère de l’histoire*, op. cit., p. 195.

²² Cf. E. Hello, *Physionomies de saints*, Victor Palmé, Paris 1875, p. 77-78.

Benoît XVI a décrit le mystère de cette attente : « Dans le temps qui a précédé la naissance de Jésus, l'attente du Messie était très forte en Israël, l'attente d'un Consacré, descendant du roi David, qui aurait finalement libéré le peuple [d'Israël] de tout esclavage [...] et [qui aurait] instauré le Royaume de Dieu. Mais personne n'aurait jamais imaginé que le Messie puisse naître d'une humble jeune fille comme Marie, promise en mariage au juste Joseph. Elle non plus n'y aurait jamais pensé, et pourtant, dans son cœur, l'attente du Sauveur était si grande, sa foi et son espérance étaient si ardentes, qu'Il a pu trouver en elle une mère digne. Du reste, Dieu lui-même l'avait préparée, avant tous les siècles. Il y a une correspondance mystérieuse entre l'attente de Dieu et celle de Marie, [...] totalement transparente au dessein d'amour du Très Haut ».²³

L'attente ressentie par Siméon, Anne et Marie n'appartient pas qu'au passé. Au contraire, dans le même silence qu'à l'époque, loin des projecteurs comme à l'époque, cette attente demeure dans l'intimité de notre humanité, dans le silence de notre cœur, dans les profondeurs de notre moi. Et elle continue de brûler. Une étudiante a écrit : « Mon humanité est une attente sans cesse d'une Présence qui puisse l'accomplir ». C'est ce qu'affirme aussi Rilke, le grand poète allemand : « Toujours distrait par une attente, comme si tout cela t'avait annoncé une bien-aimée ».²⁴ L'attente qui constitue à l'origine notre cœur est l'attente d'une présence qui réponde, qui sauve, qui préserve et accomplisse notre humanité.

Daniele Mencarelli l'a écrit dans son dernier roman autobiographique : « J'aimerais dire à ma mère ce dont j'ai vraiment besoin, toujours la même chose, depuis que j'ai poussé mon premier cri au monde. Pendant longtemps, cela n'a pas été facile de dire ce que je veux, j'essayais de l'expliquer avec des concepts compliqués, j'ai passé ces premières vingt années de ma vie à réfléchir aux meilleurs termes pour le décrire. Et j'ai utilisé beaucoup de mots, trop de mots et j'ai ensuite compris qu'il fallait procéder à l'envers ; ainsi, jour après jour, j'ai commencé à en enlever un, le moins nécessaire, le superflu. Peu à peu j'ai écourté, taillé, jusqu'à parvenir à un seul mot. Un mot pour exprimer ce que je veux vraiment, cette chose que je porte depuis ma naissance, avant ma naissance, qui me suit comme une ombre, toujours étendue à côté de moi. Le salut. Ce mot, je ne le dis qu'à moi. Mais voici le mot et, avec lui, son sens plus grand que la mort. Le salut. Pour moi. Pour ma mère à l'autre bout du téléphone. Pour tous les enfants et toutes les mères. Et tous les pères. Et tous les frères des temps passés et futurs. Ma maladie s'appelle salut, mais comment ? À qui le dire ? ».²⁵

Au sommet de la conscience souffrante et passionnée de l'existence éclate le cri de notre humanité, comme une demande qui monte du fond du cœur de l'homme de tous les temps, une invocation au Mystère insondable : « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais ».²⁶ Voilà la demande implicite dans chacun de nos réveils et dans chaque geste de la journée, même pour ceux qui ne savent pas qui est ce « toi » qu'ils attendent tout de même. « Ah ! Si tu déchirais les cieux, si tu descendais » : c'est la demande de la raison et de l'affection d'un homme qui désire ne pas vivre inutilement. C'est pourquoi Montale, qui avait, à sa manière, familiarité avec l'être humain, écrit : « Attendre est une joie plus accomplie ».²⁷

Puisque nous attendons quelque chose sans savoir comment il va se présenter, il ne s'agit pas d'un problème d'intelligence, mais d'attention. C'est ce qu'il faut demander, comme l'a souligné le pape François en citant Saint Augustin : « *"Timeo Iesum transeuntem"* (Sermones, 88,14,13). "J'ai peur que Jésus passe et que moi je ne m'en rende pas compte". Attirés par nos intérêts [...] et distraits par tant de vanités, nous risquons de perdre l'essentiel. C'est pourquoi, le Seigneur répète aujourd'hui "à tous : veillez !" (Mc 13,37). Veillez, soyez attentifs ».²⁸

²³ Benoît XVI, *Angélus*, 28 novembre 2010.

²⁴ R. M. Rilke, « Première élégie », in *Élégies de Duino – Sonnets à Orphée*, Gallimard, Paris 1994, p. 31.

²⁵ D. Mencarelli, *Tutto chiede salvezza*, Mondadori, Milan 2020, p. 22-23.

²⁶ *Is* 63, 19.

²⁷ E. Montale, « Gloire du midi étale », *Os de Seiche*, in Id., *Poèmes choisis* (1916-1980), Gallimard, Paris 1991, p. 44.

²⁸ François, *Homélie de la messe avec les nouveaux cardinaux*, 29 novembre 2020.